Surmonter les peurs

Certainement, nous subissons des formes de contrôle et de répression qui produisent beaucoup de peurs. Mais nous ne pouvons et ne devons pas laisser ces peurs nous paralyser. Parce que c'est précisément ce à quoi vise le système qui nous exploite et nous opprime.

La peur est subjective, chaque personne l'expérimente et l'exprime de manière différente. Mais la peur peut être raisonnée, ce qui nous rend plus prudents et aiguise notre intelligence et notre imagination.

Pour certaines personnes, la peur est un prétexte pour ne rien faire. Ils préfèrent ramasser les miettes que le système leur jette et méconnaître leur dignité d'être humain. Il leur est plus facile de s'accommoder de ces miettes et d' attendre les fruits des luttes que d'autres mènent et qui finalement amélioreront la situation de toutes et tous.

Nous sommes tous des êtres humains et nous ressentons tous la peur. Mais des valeurs comme la solidarité et la liberté donnent à beaucoup d'entre nous la force de surmonter les peurs que nous instille le système.

Mille choses peuvent être faites, chacune, chacun selon ses possibilités. L'essentiel est d'être actif dans la lutte contre le système.

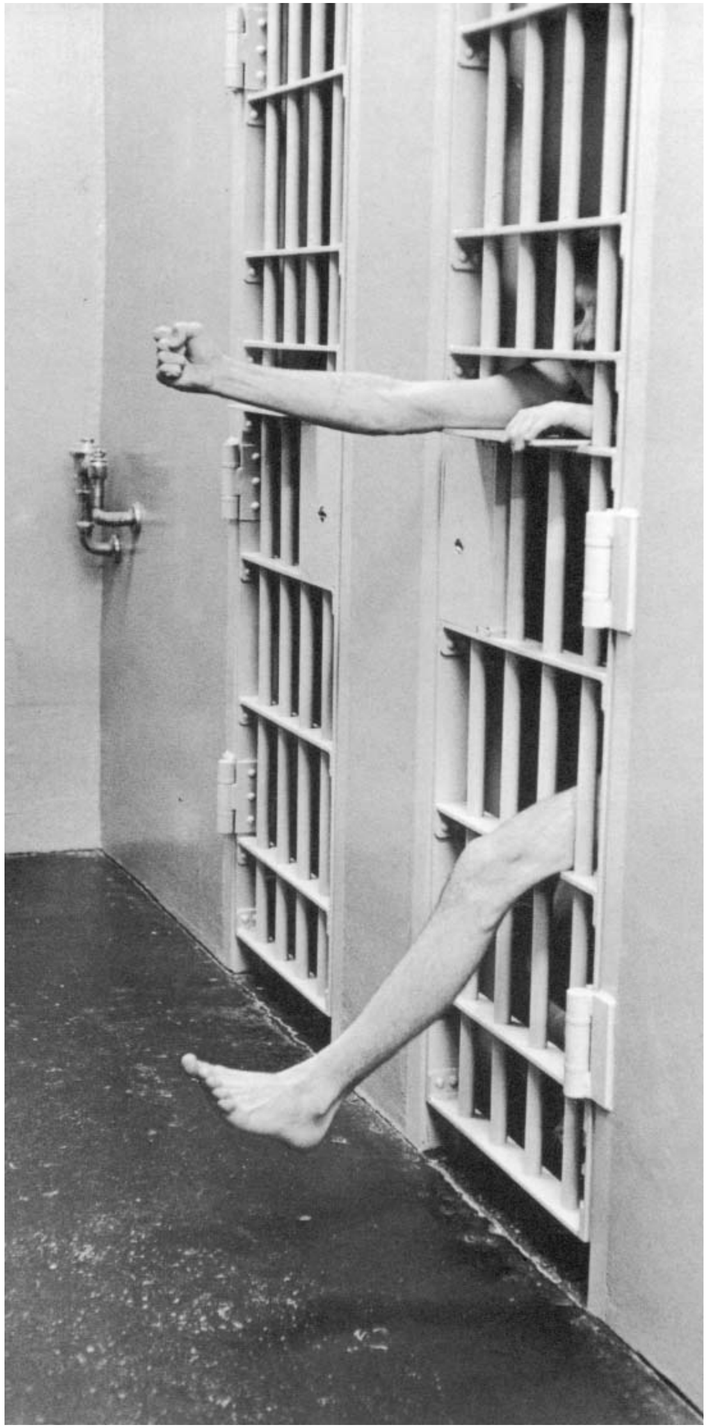
Ni leurs caméras de surveillance, ni leurs écoutes, ni leurs harcèlements policiers, ni leurs arrestations, ni leurs mauvais traitements, ni leurs tortures, ni leurs farces judiciaires, ni leurs incarcérations, ni leurs assassinats ne peuvent, ni ne doivent paralyser notre lutte pour la solidarité et la liberté.

OppriméEs et exploitéEs, nous sommes tous affectéEs d'une manière ou d'une autre. Ensemble nous vaincrons. Ne pensons pas seulement à ce que nous pouvons perdre, mais à tout ce que nous avons à gagner

Détruisons les murs physiques et mentaux qui nous enferment.

Solidarité et Liberté !!

Une goutte qui déborde du vase



Paroles de FIES

Discussion avec Laudelino Iglesias

Question: Qu'est-ce que tu dirais pour te présenter ?

Laudelino : Je m'appelle Laudelino Iglesias, j'ai 44 ans et j'ai passé une grande partie de ma vie en prison, en tout plus de 26 ans, entre les centres de détention pour mineurs et la prison. Je suis tombé la dernière fois en 1980, pour 24 ans et je suis sorti en août 2004. Je suis né dans une famille ouvrière de 10 enfants. Nous n'avions pas d'argent et les aînés ont dû travailler très tôt. Moi, j'ai commencé à 13 ans comme coursier. J'étais très mal payé pour 12 heures de travail par jour. J'ai éprouvé très tôt jusque dans mon corps la pauvreté, la faim, et l'exploitation salariale. Comme ce que je gagnais ne suffisait pas, j'ai commencé les expropriations, de commerces, de bureaux de change etc... A 14 ans, je suis tombé pour la première fois, et on m'a enfermé dans une maison de redressement. Là, je me suis évadé deux fois. A 16 ans, j'ai continué a travailler et à exproprier en même temps. Ca m'a valu 3 courtes peines de prison dont je suis sorti sous caution. En 1980, je suis retombé pour braquage avec homicide et là j'ai pris 22 ans. Selon le code pénal en vigueur à ce moment là[1], j'aurais pu, en faisant preuve de bonne conduite et en travaillant, faire moins de la moitié de cette peine. Mais finalement j'ai payé 24 ans parce que je n'ai pas cessé de lutter pour mes droits et pour la liberté. Du coup, j'ai aussi passé plus de 13 ans en FIES -1 (C.D : Contrôle Direct)[2] , régime d'isolement réservé aux détenus considérés comme dangereux pour leurs tentatives d'évasion ou des violences contre la prison et son personnel.

Q : Justement, est-ce que tu peux nous parler des mouvements et des luttes de prisonniers durant ces années ?

L : Pour commencer, il faut remonter à la situation sociale au moment de la mort de Franco en 1975, au moment où le régime franquiste (régime fasciste national-catholique) a été remplacé par un régime fasciste monarchiste «démocratique». A l'époque, un certain nombre de prisonniers se trouvaient dans les geôles espagnoles pour avoir attaqué directement le régime franquiste : des Basques qui luttaient pour l'indépendance et le socialisme, des communistes et des anarchistes. Quand Franco est mort, de nombreux mouvements pour l'amnistie de ces «prisonniers politiques» se sont développés à l'intérieur comme à l'extérieur, menant des luttes très dures qui ont fait des morts. Cela a débouché sur des négociations et l'Etat a fini par accorder une grâce (en 1975 : 8930 graciéEs) et trois amnisties (une en 1976, 287 personnes et deux en 1977, 2029 personnes) ce qui fait qu'au total, plus de 11 000 de ces dits «prisonniers politiques» sont sortis. En revanche, il restait en 1978 plus de 10 000 prisonniers sociaux qui ont continué à lutter contre des conditions de détention très dures : nourriture dégueulasse, surpopulation, mauvais traitements et tortures. Et surtout, se considérant eux aussi comme des produits du système antérieur, ils réclamaient l'amnistie de tous les prisonniers. Comme ils ne recevaient aucun soutien de l'extérieur, ils se sont organisés à l'intérieur pour mener cette lutte pour l'amnistie totale. Ils ont formé une coordination : la

Hormis le fait d'obstruer notre vision de l'extérieur, ils portent préjudice à notre vue et augmentent notre claustrophobie. Ils continuent à nous interdire les activités académiques, culturelles, sportives, les loisirs. Refusant les sorties au gymnase, au terrain de foot, cinéma, théâtre, bibliothèque, école.

Dans la prison, ils nous menottent pour les visites médicales qui se déroulent à travers les barreaux et en présence de surveillants, les soins médicaux sont insuffisants et humiliants, ils nous donnent une soupe quotidienne peu variée et de très mauvaise qualité. Ils continuent de nous refuser le droit à un poste de travail rémunéré et à bénéficier de la sécurité sociale ; ils continuent de nous provoquer et de nous faire subir des mauvais traitements, nous imposant des sanctions fondées sur la calomnie, nous refusant la possibilité de progresser de phase et de degré ; en résumé, ils nous soumettent à des vexations constantes, ils continuent à violer nos droits en toute impunité, avec l'approbation et la complicité de l'appareil judiciaire puisque ce dernier est tenu au courant de toute cette barbarie au travers de nos continuels recours, plaintes et dénonciations.

Dans ce couloir de la mort, ils sont parvenus à assassiner deux compagnons. On les a retrouvés pendus dans leur cellule, ils les ont poussés au suicide, ils n'ont pu supporter ce régime de torture et de mauvais traitements. Il est clair qu'ils nous condamnent à une privation totale de nos libertés et à souffrir d'une claustrophobie causée par ces petits cachots gouvernementaux et par la vue des grilles, des grillages, des murs hauts, des fils barbelés, des filins métalliques en guise de toit dans les minuscules cours de promenade, caméras de surveillance, système d'écoute, guérites de flics et de matons. Ils nous condamnent à souffrir dans un microcosme de béton et de fer, à l'architecture très hostile et opprimante, ils nous condamnent à un contrôle très opprimant, à un isolement quasi absolu, ils nous condamnent à subir la violence carcérale institutionnelle à son plus haut niveau, ce qui sans aucun doute, à court ou à long terme, finit par nous détruire.

L'angoisse si cruelle que provoque la répression, avec toutes les conséquences psychologiques négatives qu'elle entraîne sur les personnes qui la subissent (stress chronique, hallucinations, paranoïa, schizophrénie, claustrophobie, névroses, problèmes cardiaques et respiratoires, cancers), finit par rendre malade et assassiner quiconque, surtout si la répression carcérale est aussi brutale que celle des régimes d'isolement et Fies de premier grade.

Pour cela, chers compagnons, nous continuerons à lutter contre toute cette barbarie, nous continuerons à lutter pour nos droits humains, nous continuerons à lutter pour un monde sans prisons et nous vous encourageons à vous joindre à cette juste lutte, celle de tous les opprimés, exploités du monde.

Sans plus pour le moment, salut fraternel et libertaire. .

LAUDELINO IGLESIAS MARTINEZ, 23 ans d'enfermement, dont 13 ans en premier degré
FARID HALIFA BALAID, 19 ans d'emprisonnement, dont 10 ans en premier degré
JOSE SANCHEZ MARTiNEZ, 18 ans d'emprisonnement, dont un en premier degré
JUAN CARLOS DOPICO GARCIA, 10 ans d'emprisonnement, dont 4 en premier degré
SERGIO SAMPEDRO ESPINOSA, 8 ans d'emprisonnement en premier degré
ALFREDO SANCHEZ, 4 ans d'emprisonnement dont 3 en premier degré

Publié dans l'el Borito de juillet 2001 [Extrait de L'Envolée #4, janvier 2002, p.19]

Chers compagnons...

Nous sommes six compagnons enfermés dans le couloir de la mort (département Fies 1-CD) de la prison d'extermination qu'est Villanueva et nous voulions vous faire savoir que samedi dernier, le 7 avril 2001, nous avons commencé la première grève de la faim d'un jour par mois, concrétisant ainsi la proposition qui s'est diffusée depuis janvier de la prison d'extermination de Due–as (Palence) : ce sont des grèves de la faim qui se réaliseront tous les premiers samedis du mois, elles sont de durée illimitée et continueront jusqu'à ce que soient reconnus nos droits humains. L'objectif est également qu'elles s'étendent à un niveau international. Pour tous les prisonniers du monde qui voudraient relayer cette lutte, la consigne est la suivante : grève de la faim tous les premiers samedis du mois. De plus, nous voulons vous faire savoir que le compagnon Sergio Sampedro Espinosa est en train d'accomplir une grève de cour de promenade, de durée illimitée, depuis le 19 mars 2001, pour demander son transfert à la prison de Picassent (Valence) afin d'obtenir un rapprochement familial ; sa compagne réside à Barcelone et doit effectuer plus de 1 400 kilomètres pour se rendre au parloir.

L'éloignement imposé par le système carcéral est une forme supplémentaire de torture, dont nous souffrons, nous, nos familles et nos amis. Cela accroît notre vulnérabilité. Par exemple, dans ce couloir de la mort aucun de nous n'est de Valladolid, trois compagnons sont de Galice, un de Euskal Herria, un de Riaja et un de Melilla.

Ce couloir de la mort est totalement automatisé (les portes des cellules et autres portes, grilles, etc.). Les cellules sont petites (environ 2,5 mètres de large, 3,5 mètres de longueur, 2,5 mètres de hauteur), elles ont deux portes, une massive, l'autre avec des barreaux et deux systèmes de grille aux fenêtres (une en forme de petite fenêtre très étroite et l'autre en forme de grillage avec des trous de 2 centimètres sur 4 centimètres). Elles sont équipées de dispositifs antiémeute (le lit est un bloc de béton, le tabouret, la table et la paire d'étagères pour mettre ses vêtements sont en fer et sont scellés au sol et aux murs), les toilettes sont à vue et à deux mètres de la table, il n'y a pas de miroir, et chacune des cellules a un système d'écoute-interphone. En face de chaque porte de cellule il y a une caméra de surveillance, cinq caméras contrôlent les fenêtres des cellules de l'extérieur, il y a deux cours de promenade (une normale et une autre plus petite, couverte de filins métalliques), avec des murs de six mètres de haut et un minimum de trois rouleaux de fil barbelé avec des pointes anti-évasion qui couronnent le haut des murs.
Six caméras de surveillance et deux guérites, l'une de flics et l'autre de matons, contrôlent la cour normale.

Les choses vont toujours aussi mal, la répression continue à se durcir : ils contrôlent nos moyens de communication, gardant beaucoup de nos courriers et nous refusant toute correspondance avec nos amis, même téléphonique, en réduisant au minimum le temps du peu de communication qu'ils nous accordent avec nos parents et nos proches. Ils continuent à nous déplacer menottés à l'intérieur, en nous fouillant de façon quasi systématique et profitant de l'effet de surprise (fouille à nu, palpations, utilisation de détecteurs de métaux, fouille de nos cellules et de nos affaires personnelles) ; ils continuent à nous maintenir enfermés 21 heures à 22 heures par jour dans ces cellules de punition et 2 à 3 heures dans la cour ou la cage, en nous sortant un par un ou avec un seul compagnon, toujours à des heures différentes de la journée. Ils maintiennent les fenêtres des cellules couvertes d'un système de grillage qui empêche la lumière du jour de rentrer suffisamment, les cellules sont ainsi dans une constante pénombre.

COPEL (coordination des Prisonniers En Lutte) et pendant 3 ans, il y a eu des mutineries et des destructions massives dans pratiquement toutes les prisons. La seule réponse de l'Etat a été la répression. La Guardia Civil et la Police Nationale se sont chargées conjointement de réprimer : tabassages, tortures, assassinats, transferts et mises à l'isolement. Ceux que l'Etat considéraient comme les leaders de la COPEL ont été concentrés dans les deux prisons de sécurité maximales qui existaient alors : Herrera de la Mancha et Puerto de Santa Maria. Là, ils ont subi une dure répression qui a mené à de nombreuses morts et à partir de 1980 la Copel a pratiquement cessé d'exister comme groupe actif, et il n'y a pas eu de mouvement organisé des autres prisonniers. En 1987, alors que nous étions un groupe de détenus en isolement (régime spécial appliqué suite à la nouvelle loi pénitentiaire de 1978), nous avons décidé de protester contre nos conditions de détention et de reprendre les revendications de la COPEL : l'amnistie et le respect des droits fondamentaux des prisonniers prévus dans cette même loi. Nous avons formé l'APRE (Association de Prisonniers en régime Spécial). Comme nous étions en isolement et pour ne pas subir de plein fouet la répression, nous sommes d'abord passés par la voie légale, en faisant sortir des écrits, et par des actions non-violentes comme des grèves de la faim ou de bras ballants (brazos caidos). Après deux ans, voyant que nous n'obtenions rien par ce mouvement qu'un durcissement de nos conditions, nous avons créé un autre groupe qui s'appelait le Gapel (Groupe Armé de Prisonniers en Lutte) et utilisé d'autres formes de lutte. La revendication principale était la liberté et le moyen de l'obtenir, l'évasion. En isolement, la seule manière de s'évader était de séquestrer des matons et de partir avec. Ca a réussi une fois à ma connaissance. Si ça ne marchait pas nous nous retranchions, nous détruisions ce qui était possible autour de nous et nous essayions de négocier la remise des «otages» en échange du respect de nos droits, au moment de la rédition et plus largement. Il y a eu beaucoup de tentatives de ce genre et pour en finir avec ce mouvement, l'Etat a imposé une forte répression. En 1991, une circulaire intérieure de l'Administration Pénitentiaire a mis en place le régime FIES -1. L'Etat avait déjà prévu ce projet, mais il n'y a jamais eu de loi votée là dessus. Il y a eu la conjonction de deux évènements : une mutinerie à la quelle j'ai participé à Valladolid et dans une autre taule, un règlement de compte entre deux prisonniers où l'un a tranché la tête de l'autre. Évidemment ça a fait scandale et les autorités ont profité du relais médiatique et de quelques manifs de familles de prisonniers demandant la sécurité pour leurs enfants pour appliquer immédiatement ce régime FIES-1.

Q : Comment ça s'est passé ?

L : Comme les prisonniers de la Gapel étaient dispersés, ils ont commencé par nous rassembler dans deux prisons : celles de Badajoz et de Séville2. Au début, nous étions environ 250, car ils ont ratissé large. Ensuite, ils en ont remis à l'isolement et à la fin, nous étions une cinquantaine. A peine étions nous arrivés dans ces prisons, qu'ils nous enlevés tout ce que nous avions et nous nous sommes retrouvés en caleçon. Comme nous refusions de porter l'uniforme de taulards - mesure qu'ils auraient ensuite pu généraliser à tous les autres-, nous sommes restés quasiment nus. Ils nous ont mis chacun au mitard avec un matelas par terre, une assiette et une cuillère en plastique, une brosse à dents sans manche et du dentifrice. Au début, nous n'avions pas de promenade, ensuite c'était une heure par jour, seuls. On nous changeait de cellule tous les jours avec des fouilles à corps, et les menottes dans le

dos. Nous ne pouvions communiquer, ni avec nos proches ni avec les avocats. Comme nous étions complètement coupés de l'extérieur, nous avons pensé qu'il y avait peut-être eu un coup d'Etat et qu'ils allaient nous fusiller. Pourtant, et malgré les interventions des matons sur-équipés (matériel anti-émeutes, casques, matraques etc.), nous avons continué à les faire chier et à réclamer ce qui nous appartenait (vêtements, radio, correspondance, de quoi écrire...). Au bout de 3 mois, nous avons obtenu de pouvoir correspondre - sous surveillance : 2 lettres par semaine d'une page écrite en gros caractères -, ainsi que des parloirs - un par semaine de 20 mn avec hygiaphone, toujours menottés dans le dos et en présence d'une dizaine de matons avec nos familles et les avocats. A partir de ce moment là, nous avons commencé à dénoncer notre situation à l'extérieur par courrier, en envoyant des requêtes et dénonciations à toutes les institutions judiciaires. Bien sûr, nous n'avons pas reçu de réponses, mais c'était important pour nous que ça sorte. Et puis, ça n'empêchait pas de faire d'autres choses. Quand les modules FIES ont été prêts, en 1993, ils nous répartis dans les différentes prisons qui en étaient équipées (6 ou 7 au début). Les transferts étaient continuels de cellule à cellule et très fréquents d'une taule à l'autre. En temps normal, c'est déjà terrible : on dirait des transports d'animaux. Jusqu'à 20 détenus s'entassent dans les fourgons, dans des cellules en fer minuscules : 1m60 de haut, 1m20 de long et environ 65 cm de large, parfois à deux prisonniers par cellule. Il y a juste une petite fenêtre et comme la plupart du temps la porte n'est jamais ouverte, les prisonniers sont obligés de faire leurs besoins sur place. Imagine l'odeur... C'est très humiliant. Pour les détenus FIES-1, c'était encore pire. Nous étions emmenés un par un menottés dans le dos, avec des matons partout et sous forte escorte policière, une voiture devant, une voiture derrière. Après chaque sortie, après les fouilles, nous étions amenés à l'infirmerie pour faire des radios et voir si nous n'avions rien caché à l'intérieur de notre corps. Ca fait une sacrée dose de radiations. Maintenant ils ont arrêté, mais tout est toujours fait pour qu'on ne puisse pas s'évader.

Q : Est-ce que les autres prisonniers étaient au courant de l'existence des FIES et de vos conditions de détention ?

L : Au début, non. Puis, quand les modules ont été officiellement inaugurés, ils sont devenus une menace pour les autres prisonniers : si tu te révoltes, on t'envoie en FIES-1 et de fait il n'y a pas eu de réaction collective.

Q : A quoi ressemble un module FIES ?

L : les modules Fies ont environ 8 cellules chacun, mais il n'y a jamais plus de 4 prisonniers par module afin qu'une cellule vide sépare toujours les cellules occupées. Cela permet à la fois de réduire les possibilités de communiquer et de changer fréquemment les détenus de cellule pour les fouilles. Les modules sont complètement automatisés, les portes sont ouvertes à distance par un gardien dans un box blindé avec des écrans télé. La fenêtre et les portes de la cellule sont surveillées par caméras. Il y a deux portes, la première en fer massif, l'autre à barreaux. La fenêtre a aussi des barreaux de sécurité, en acier renforcé. Tous les couloirs, minuscules, du module sont surveillés par caméras et équipés de détecteurs de métaux. Les cours de promenades sont en béton, elles font environ 8 m2 et sont complètement vides (pas de bancs, pas de toilettes). Les murs, hauts de plus de 3 mètres, sont sur-

m'a laissé sortir dans la cour. On m'a détenu dans la prison de Burgos (pour la nuit, pour sûr, la cellule était absolument dégueulasse, pleine de moustiques qui ne m'ont pas laissé dormir de toute la nuit), dans celle de Nanclares de la Oca (pour la nuit, pour sûr la cellule était absolument dégueulasse bien qu'il y avait peu de moustiques et j'ai pu dormir un peu), dans celle de Zuera, Saragoza (pour la nuit, pour sûr la cellule n'avait encore jamais servi, puisqu'ils viennent d'ouvrir cette macro-prison et qu'elle est toujours en rodage), ensuite on est passé par la prison de Daroca (des gens sont montés, d'autres descendus), puis par celle de Teruel (des gens sont montés, d'autres descendus) et finalement on est arrivé à cette putain de prison d'extermination.

Les convois normaux sont très longs et pénibles, ainsi on passe beaucoup de temps enfermé dans une cellule de fer de 1,65 m. de hauteur et d'1 mètre de côté, et en plus super dégueulasse et puante, où tu ne peux pratiquement pas bouger, et ceux qui sont en 2ème degré, ils les mettent deux par deux dans chaque cellule, autrement dit, totalement emprisonnés. Et quand ils ne nous tiennent pas enfermés dans ces petites cellules super dégradantes, ils nous tiennent enfermés dans les cellules des prisons par lesquelles on passe (qui, pour sûr, sont en général super dégueulasses, puisque les gens ne font qu'y passer, alors on se passe de les nettoyer), sans sortir dans la cour de tout le transfert. Ensuite, si quelqu'un va en Premier Degré du FIES, il devra subir de nombreuses fouilles exhaustives et vexatoires, chaque fois qu'il entre et sort de chaque prison par laquelle on transite, jusqu'à la prison de destination, où se fait la dernière fouille exhaustive et vexatoire du transfert. Sous cet aspect, les convois spéciaux sont moins pénibles, car ils te transfèrent dans un petit fourgon de flics : il y a plus d'espace et une meilleure vision de l'extérieur et ils t'emmènent directement à la prison de destination [...] ; on ne subit que deux fouilles exhaustives et vexatoires, celle de départ et celle d'arrivée. Aussi, ils t'emmènent seul et normalement menotté. Mais dans les deux cas, les transferts sont excessivement vexatoires, ils dégradent au maximum la personnalité humaine.

En changeant un peu de thème et pour terminer cette lettre en vous disant que je sens que je dois vous joindre de cette manière, mais comme vous êtes une centaine de personnes autour à m'écrire et en vrai, je ne peux pas m'adresser autrement à vous tous, ni non plus aussi rapidement qu'il me plairait et que vous le mériteriez. Mais bon, merci aux kompas [companeros] de AMAITU et à d'autres kompas, petit à petit je m'adresserai à vous, bien que ce sera de cette façon. En tout cas, excusez-moi pour le retard et si je n'ai pu répondre à aucune carte. Je ferai toujours tout mon possible pour vous joindre, d'une façon ou d'une autre.Bon, rien de plus sinon que je vous quitte avec une accolade fraternelle et libertaire en vous souhaitant toute la chance du monde dans cette lutte pour un monde meilleur. Pour un monde sans prisons.

Santé, Anarchie et Révolution Sociale ! !

A la prochaine,

Laude

P.S. : Quand mon corps s'en ressentira de trop et que je devrai abandonner la grève de la faim (j'ai l'hépatite C, des pierres dans la vésicule biliaire, le rein droit affecté, des problèmes d'estomac et de circulation sanguine, etc.) je poursuivrai ma grève de promenade jusqu'à obtenir qu'ils me sortent du module de régime fermé (n°8). Si je l'obtiens avant, alors tant mieux.

Extrait de la brochure #3 de Tout le monde dehors ! parue en décembre 2001

trent, me torturent, depuis qu'ils m'ont enfermé dans leurs prisons d'anéantissement, cela fera 21 ans (à bout de bras) le mois d'octobre prochain, les 13 dernières années dans divers régimes de 1er degré.

La dernière qu'ils m'ont faite est d'une saloperie totale, je vous raconte... Après que j'ai réussi à tuer plus de 8 mois sans Rapports/ Sanctions dans le module de régime spécial FIES 1 du camp de concentration de Villanubla, finalement, le juge du Tribunal de Vigilance Pénitentiaire [JAP] de Valladolid a considéré ma requête de Plainte et par un arrêté, me fit progresser en régime fermé (dans l'actuel Règlement Pénitentiaire sont établis deux régimes de vie à l'intérieur du Premier Degré, le régime spécial et le régime fermé, bien qu'évidemment, le régime FIES 1 cache d'autres régimes de vie qui ne figurent pas dans le Règlement, car ils ont un châtiment supplémentaire qu'on nous impose en toute impunité) à l'encontre de l'avis des kapos mafieux de la prison de Villanubla, de la DGIP [l'AP] et de la Centrale d'Observation de la DGIP, puisque tous ceux-là s'opposaient à ma progression. Dans son arrêt le Juge insistait aussi pour que la DGIP me transfère à la prison de Nanclares de la Oca (Vitoria) ou à la Rioja (Burgos), Dueso ou Léon comme Centre de destination pour me rapprocher de ma famille, puisque je suis du Pays Basque.

Donc bien sûr, non seulement ils ne m'ont pas transféré dans une des prisons qui figuraient dans l'arrêt (que je sollicitai), mais en plus ils m'ont renvoyé dans un module de régime spécial FIES 1, alors qu'il y a dans cette prison un module de régime fermé, qui est le module n°8. Ils se sont torchés le cul d'un autre arrêt judiciaire et également de mes droits. Je suis en grève de la faim et de promenade à cause de ça. J'ai déjà envoyé plusieurs recours de Plaintes devant le JVP de Valladolid et celui de Valence et une Plainte devant le Tribunal de Garde pour inaccomplissement d'un arrêt judiciaire, on verra comment ça se terminera...

Sans doute cette progression n'a pas été seulement due à ce long moment que j'ai réussi à tuer sans Rap-ports / Sanctions ; naviguant astucieusement au milieu d'une tempête de provocations de la part des ennemis de l'humanité : elle est également due à mes textes (Requêtes, Plaintes, recours, etc.) et à tous les soutiens solidaires que j'ai eus et que j'ai coutume d'avoir, si bien que c'est le succès de tous. Maintenant, nous devons parvenir à ce que les kapos mafieux de ce camp respectent et rendent effectifs mes droits.

Le 24 août, ils me notifièrent l'arrêt de la progression, et ce même jour, ils me déplacèrent menotté à l'intérieur de la prison pour une visite au parloir avec un copain : même la progression ne m'épargna pas les menottes à Villanubla.

Le même jour, la DGIP accorde mon transfert pour la maison d'arrêt de Valence, accord qu'elle envoie par Fax au même moment à la prison [...] et la prison me le notifie le 27, trois jours plus tard. Le 29 août, sur le coup de 8 heures et demi du matin, on m'ordonne de ramasser en vitesse mes affaires pour aller en convoi, et sur le coup de 9 heures, ils me tenaient déjà enfermé dans une cellulette du fourgon ; et le voyage commença [...]. La seule nouveauté est qu'ils m'ont mis dans un convoi normal, c'est à dire dans un fourgon cellulaire, avec d'autres prisonniers, bien que j'étais le seul en Premier Degré du FIES 1 ; c'est pour ça que les flics sont venus me donner un traitement spécial de contrôle direct ; ils me faisaient monter dans le fourgon, puis descendre ; le premier ou le dernier, ils m'enfermaient dans une cellulette spécifique constamment surveillée par les flics qui se trouvaient dans la partie arrière du véhicule ; et chaque fois qu'ils me faisaient monter ou descendre, de nombreux flics et matons se groupaient au pas de la porte d'entrée/ sortie, et d'autres placés stratégiquement dans les différents lieux des enceintes pénitentiaires. Dans les prisons par où on m'a fait passer, on m'a enfermé aux mitards des modules d'isolement, et dans aucun d'eux on ne

montés de deux rouleaux de barbelés à piques. Le dessus est recouvert par une rangée de barreaux et un rouleau de grillage Il y a trois cours dans chaque module, comme ça tu ne sais jamais dans quelle cour tu vas aller, ni à quelle heure ou éventuellement avec qui. La cour est aussi surveillée par des caméras et les matons communiquent par des micro. Dans les cellules, les «interphones» leur permettent aussi d'écouter les bruits «suspects». Il est interdit de parler aux autres détenus et quand ils se rendent compte d'une communication, ils balancent du gaz lacrymo à l'intérieur, mais bon, on continue. On va pas rester sans parler quand même. Les FIES-1 sont des modules de sécurité maximale, à l'intérieur des prisons de sécurité maximale. Ils sont conçus, non seulement pour te placer à l'isolement, mais surtout contre les évasions. Une autre façon d'éviter les tentatives, c'est de mettre dans le même module des prisonniers dont on pense qu'ils sont incompatibles. C'est à ça que servent les études de comportements. Les matons arrivent aussi souvent à diviser et à monter les prisonniers les uns contre les autres.

Q : Ce que tu racontes, c'est ce qui se passe aussi en régime normal dans les taules, comme partout d'ailleurs. Ce qui me parait étrange, c'est que ça marche avec des gens qui sont là, justement parce qu'ils se sont affrontés aux matons et qui connaissent leur manière de faire.

L : Ils vont très loin. Avant les FIES, il y a eu l'histoire du GAL carcéral. Les GAL (Groupes Antiterroristes de Libération) étaient formés de groupes de la guardia civil, de la police nationale, de militaires et de mercenaires d'extrême-droite recrutés pour l'occasion. Leur mission consistait à se débarrasser physiquement personnes impliquées dans des groupes armés politiques (comme l'ETA, mais aussi les Grapo etc.). Ce terrorisme d'Etat a beaucoup fonctionné au pays Basque, surtout dans la partie française. Il a fait plus de 40 morts (attentats, fusillades, assassinats, enlèvements et tortures), sans compter les blessés, même si ces pratiques étaient aussi utilisées par les flics contre les délinquants sociaux qu'ils enlevaient pour les obliger à parler ou à braquer pour eux, avant de les assassiner. A l'intérieur de la prison, l'Etat a aussi essayé de monter un groupe GAL. Un jour, les maton sont venus proposer un deal à ceux qui tentaient régulièrement les évasions violentes : vous êtes condamnés à de longues peines, vous voulez être libres, alors on vous laisse prendre un module entier en otage, vous nous débarrassez de tel ou tel membre significatif d'ETA ou des Grapo de sorte à ce que ça ressemble à un règlement de comptes, et en échange, vous serez transférés dans la prison de votre choix, vous pourrez progresser rapidement en deuxième, puis troisième degré jusqu'à la liberté conditionnelle. Nous les avons laissé parler pour voir ce qu'ils voulaient, mais personne n'a accepté. Ensuite, nous avons averti les personnes visées qui ont dénoncé ces faits par leurs propres moyens. En FIES, la drogue a joué un rôle important pour nous soumettre. Dès 1991, le médecin chef est passé nous voir un par un en cellule en nous disant qu'on était dans une situation très dure, qu'on ne savait pas combien de temps ça allait durer et qu'il pouvait nous filer des tranquillisants. Moi, je ne prenais pas de drogues, mais beaucoup se sont accrochés aux médocs et sont devenus dépendants de ceux qui les fournissent. Alors imagine maintenant, que la méthadone et la came sont le quotidien des détenus et que nombreux sont ceux qui atterrissent en FIES-1 pour s'être battus avec les matons pour des histoires de came...

Q : les médecins jouent souvent ce rôle en taule.

L : Oui, d'ailleurs en Espagne, ils ont vraiment le statut de fonctionnaires carcéraux. Certains étaient d'abord de simples matons, qui ont fait la formation. Ensuite, tu les retrouves en face de toi en blouse blanche, à l'occasion pour te soigner des coups que t'ont filés leurs copains. Ca m'est arrivé deux fois, et j'ai flippé. Ils peuvent te donner des sanctions, si tu leur parles mal par exemple, et pour eux la sécurité prime sur la maladie. C'est eux qui décident s'ils te soignent et les matons assistent toujours aux visites. E taule, beaucoup de prisonniers sont malades du HIV, d'hépatite ou de tuberculose etc... C'est un vrai bouillon de culture. Plein de malades du SIDA sont en train de crever, tous seuls dans une cellule où personne n'entre, même pas le toubib qui vérifie juste à l'oeilleton s'ils sont encore vivants. Et puis il y a ceux qu'on appelle malades mentaux, à qui on se contente de filer des traitements très forts qui les achèvent encore plus.

Q : Quelles conséquences a eu la création des FIES sur le mouvement Gapel ?

L : En FIES-1, nous avons vu qu'il était impossible de s'évader. Or c'était la priorité pour la plupart d'entre nous. Certains ont décidé de tout faire pour sortir d'abord de ces modules et avoir ensuite davantage de possibilités de fuite. Ca voulait dire avoir une bonne conduite, faire ce que les matons exigeaient de nous. Il y a eu de grosses discussions entre nous avec des points de vue qui s'affrontaient. Certains disaient, nous ce qu'on veut c'est s'évader, à quoi ça nous sert de rester enfermés ici pendant des années ? Les autres disaient, on s'est battus contre les gardiens, on va pas leur bouffer dans la main maintenant. Bref, non seulement le mouvement Gapel a cessé d'exister, mais en plus il y a eu des bagarres et des ruptures très dures. La fonction de la taule, ce n'est pas seulement de te punir et de te contrôler pour ce que tu as fait, ils sanctionnent aussi ton comportement à l'intérieur. Ils veulent briser toutes les solidarités, faire de toi un salaud, dedans et pour quand tu sortiras. C'est la prime à la collaboration, plus ou moins active et les balances sont récompensées en premier.

Q : Et toi, quelle a été ta réaction face à cela ?

L: Moi, je continuais à chercher des moyens de m'échapper et à planifier des évasions, ça m'aidait à tenir. A part ça, vu comment je suis, c'était impossible d'être à la botte des matons. J'ai toujours continué à faire des dénonciations et à tenter des formes d'actions solidaires. Ils voulaient qu'on les appelle Don machin et j'ai toujours refusé, normalement je ne leur cherchais pas des noises, mais il y a avait des choses que je supportais pas, par exemple pendant les fouilles , à corps ou de la cellule. Du coup, je leur répondais, je leur disais leurs 4 vérités et ils se sentaient offensés. Je savais ce que j'allais prendre, alors c'était une énorme tension nerveuse, après venaient les tabassages, puis, avec l'accord du médecin, ils pouvaient me laisser minimum deux jours allongé sur un lit, les pieds et les mains menottés, avec des coups de temps en temps et des trucs plus raffinées comme m'apporter la bouffe sans m'enlever les menottes, juste pour que je sente l'odeur. Alors, je me mettais directement en grève de la faim et de la soif. Une fois, après une bagarre avec les matons, toujours lors d'une fouille, ils m'ont aussi fait cinq injections qui m'ont laissé sur le carreau. Je ne pouvais presque plus marcher et j'ai mis des mois à m'en remettre. J'ai aussi eu des périodes de dépression très dures et deux fois j'ai sérieusement pensé me suicider, mais à la fin

Quelques lettres

Salut Compagnons !!

Cette fois, je vous écris depuis une cellule de châtiment du couloir de la mort (module de régime spécial FIES 1) du camp de concentration et d'extermination de Valence, à nouveau un centre de torture, d'exploitation et d'extermination de l'Etat fasciste espagnol, qui est en train, petit à petit, d'infecter la Péninsule Ibérique avec des instruments de ce genre.

C'est une petite cellule d'isolement, anti-mutineries (tout est fait de béton armé et de fer, rien ne peut bouger de sa place, le lit est une " brique " de béton dans un coin) : elle possède deux portes (une grillagée, l'autre complètement en fer) dont l'ouverture et la fermeture sont automatisées ; et deux systèmes de barreaux à la fenêtre, un parallèle à l'autre, qui empêchent même de passer le bras, et tous sont des barreaux de sécurité (spécial anti-fuites). Le W.C n'a pas de couvercle, ni de murs qui l'isolent du reste de la cellule. Il y a un système de lumière qui n'éclaire presque rien, pour ne pas dire rien, et l'interrupteur est hors de la cellule, sous le contrôle des matons. Il y a un petit miroir en plastique fixé au mur, qui reflète une image distorsionnée, déformée. La cellule est peinte en blanc (le toit et trois quarts des murs) et en vert kaki (sol, lit, reste des murs, portes, fenêtres et barreaux).

Les murs sont sales, et le reste de la cellule aussi. Il entre très peu de lumière naturelle, la pénombre est constante. En résumé, c'est une cellule très oppressante et déprimante, où on nous garde enfermés plus de 20 heures par jour. C'est plus ou moins ce système-là de cellule que ces fascistes nous ont imposé avec leurs modules FIES 1 et leurs modules d'isolement.

Ce module est très petit, totalement automatisé (portes, grillages, etc.) et quatre cours minuscules couvertes par des poutres de fer et un filet métallique, soit quatre mini-cages de moins de 10 mètres de côté. Quand on ne nous tient pas enfermés dans les cellules, on nous tient enfermés dans les mini-cages, tout ça est très opprimant et déprimant. Ici aussi, nos droits sont systématiquement violés, en toute impunité, avec l'accord des autorités judiciaires, car tout ce qui se passe ici est dénoncé pleinement. Ici, on ne nous donne que deux appels téléphoniques hebdomadaires au cas où on ne communique pas par des parloirs, et, au cas où on communique, on n'a que deux appels téléphoniques par mois... Bien sûr, ils ne durent que cinq minutes. Il est clair qu'ils font tout leur possible pour nous isoler de l'extérieur, pour nous causer le plus grand déracinement familial et social possible et par conséquent, la plus grande vulnérabilité. Ils nous isolent aussi des autres prisonniers à l'intérieur de la prison. Ils m'ont enfermé dans ce camp de concentration le 1er septembre dernier, je venais du module de régime spécial FIES 1 du camp de concentration de Villanubla (Valladolid), et depuis le jour suivant, le 2, je suis en grève de la faim. Et depuis le 5 en grève de promenade, c'est-à-dire que je ne sors plus dans les mini-cages.

Ils commencèrent à me faire les contrôles médicaux de grève de la faim à partir du 4ème jour sans manger. Lors des trois premiers contrôles, ils me dirent qu'on ne leur avait pas encore envoyé le médicament qui convenait. Aujourd'hui, au 10ème jour, j'ignore encore s'ils l'ont ou pas.

Je suis en grève de faim et de promenade parce que ces fascistes ne cessent pas de s'acharner contre moi, d'une façon ou d'une autre ils s'acharnent toujours, ils le font depuis qu'ils me séques-

Notes

1) .Jusqu'en 1996, selon le code pénal en vigueur depuis environ 1860 et encore sous Franco, la peine maximale était de 30 ans avec possibilité d'une «rédemption» par le travail, suppression de la moitié de la peine pour travail et bonne conduite. En 1996, le «régime démocratique » en place a instauré un nouveau code pénal «démocratique» imposant une peine maximale de 40 ans, sans rédemption par le travail.

2) Le Fichero de Interno Especial Seguimento -Fichier de suivi interne spécial- classifie les détenus en différentes catégories. Il y a 5 types de FIES :
- Le FIES-1 a été mis en place pour les prisonniers sociaux considérés comme très dangereux à cause de tentatives d'évasions avec violence ou d'agressions sur le personnel pénitentiaire. Il est doté de modules spécifiques de sécurité maximale.
- Le FIES-2 est un système de contrôle et de protection des narco-trafiquants.
- Le FIES-3 est destiné aux bandes armées (ETA, GRAPO, anarchistes..) Ce régime prévoit le contrôle des communications et de nombreuses fouilles. Il y aussi de nombreux cas d'isolement en premier degré et les transferts se font dans les mêmes conditions qu'en FIES-1.
- Le FIES-4 est pour les fonctionnaires de l'Etat condamnés à des peines de prison (policiers, gardes civils, matons...) C'est aussi un régime de protection.
- Le FIES-5 est réservé aux délinquants sexuels pour les séparer des autres prisonniers.

A l'intérieur des diverses catégories, existent des régimes de différents degrés : le premier :isolement, le deuxième : vie normale, le troisième : juste avant la sortie ou une liberté conditionnelle.

3) Gabriel Pombo da Silva, après ne pas être revenu de permission et une cavale de quelques mois, a été repris en Allemagne avec avec sa soeur et deux autres compagnons, après une course-poursuite et une fusillade avec les flics. Condamné une première fois à 13 ans, en attente de la évasion de son procès, il est actuellement incarcéré à Aachen.

Voilà les revendications pour lesquelles luttent en ce moment les compagnons dans l'Etat espagnol, à l'intérieur et à l'extérieur :

- Des soins médicaux réels et effectifs.
- La libération de toutEs les prisonnierEs malades en phase terminale.
- Fin des régimes d'isolement (premier degré, FIES-1, FIES-3, mitard)
- Fin de la dispersion géographique (que chaque détenuE puisse accomplir sa peine là où sont ses liens affectifs ou familiaux)
- Fin de l'exploitation salariale en prison
- Fin des abus sexuels en prison
- Fin des mauvais traitements, de la torture physique et psychologique.
- Enquêtes d'organismes indépendants sur les assassinats en prison.
- Fin des longues peines (En Espagne, la peine maximale est actuellement de 40 ans)
- Respect absolu des Droits fondamentaux des personnes incarcérées.

je me disais, non je vais plutôt essayer de m'évader encore, ou de me jeter sur les gardiens et c'est eux qui me tueront. Il y a eu beaucoup de morts en FIES, souvent par pendaison, parfois par overdoses. Que ce soient des meurtres maquillés en suicides ou des suicides de détenus qui n'en peuvent plus, cela restent des assassinats de l'Etat.

Q : En 2000, il y a eu une lutte dure des prisonniers des FIES qui a eu un retentissement assez fort, en Espagne, comme dans d'autres pays. Tu peux raconter ?

L : Il y avait déjà eu de nombreuses grèves de la faim de prisonniers seuls ou à plusieurs, pour améliorer nos conditions de détention et contre la dispersion. Fin 1999-début 2000, nous avons décidé collectivement une grève de la faim de 30 jours pour les revendications ni FIES, ni dispersion, libération des prisonniers malades et respect des droits fondamentaux de l'Homme à l'intérieur des prisons. Nous savions qu'il y aurait un soutien à l'extérieur et que les informations sortiraient. Au début, nous étions environ 200 : dans les modules FIES nous étions pratiquement tous en grève ; en premier degré, quelques uns nous ont soutenu et en second degré seulement deux personnes l'ont fait – dont Gabriel[3]. Mais, au fur et à mesure certains ont arrêté et à la fin nous n'étions plus qu'une trentaine.

Q : Quel a été le résultat ?

L : Les grèves de la faim en tant que telles ne dérangent pas les matons. Parfois, ça les fait même rire ou ils en profitent. Au dix-huitième jour de la grève, les matons sont venus me chercher. Ils ont prétexté un changement de cellule et lorsque je suis sorti, ils ont commencé à me frapper par derrière, ils m'ont foutu par terre et ils m'ont cassé la tête. Moi, j'étais très faible et en plus je ne m'y attendais pas, ça a été la misère. Mais bon, mis à part que nous avons eu très faim, ce mouvement a été pour nous un acte de révolte et de liberté, une manière d'affronter le système. Ca a été aussi un moment où nous avons beaucoup discuté et correspondu entre nous. Mais il n'y a pas eu de résultats des revendications. Une fois de plus les sanctions sont tombées.

Q : Et la solidarité ?

L : Il n'y a pas eu tant de solidarité à l'extérieur. Toujours les mêmes. Il y a eu quelques belles actions, mais dans l'ensemble la solidarité est restée symbolique. Nous pensions que peut-être d'autres groupes se joindraient au mouvement. Mais les groupes de la Coordination nationale de soutien aux prisonniers sont complètement réformistes et ne souhaitent même pas la fin des prisons. Alors tu parles, soutenir des prisonniers FIES considérés comme particulièrement dangereux... Ce qui en resté c'est essentiellement des amitiés avec les personnes les plus engagées. Les modules FIES qui ont coûté tant de thunes continuent d'exister encore aujourd'hui et ils y mettent ceux qui les dérangent, parfois pour quelques mois, parfois pour des années, tu ne le sais pas à l'avance. En ce moment, je crois qu'ils y enferment pas mal de ceux qu'ils appellent les islamistes intégristes.

Q : Est-ce que tu penses qu'il y a eu un changement dans les prisons espagnoles ?

L : Non, les FIES continuent d'exister et de manière générale, dans les prisons comme dans la rue, la situation est de pire en pire. Il y a de plus en plus de taules, de plus en plus de détenuEs et de plus en plus de moyens de répression. La construction de nouvelles prisons est déjà planifiée : avec des prisons de sécurité maximales et des centres de détention pour mineurs.

Q : Que dire des luttes en prison à l'heure actuelle ?

L : Maintenant, il n'y a plus de mouvement organisé. Il y a juste les prisonniers d'ETA et des GRAPO qui continuent à l'intérieur de leurs organisations et quelques anciens qui poursuivent la lutte de manière dispersée.

Q : Il y a quand-même eu des mutineries, comme à Cuatre Camins.

L : C'est un cas particulier, parce que les conditions sont un peu différentes dans les prisons catalanes. Sur le territoire espagnol, bien sûr des individus continuent à se révolter, mais dans l'ensemble c'est chacun pour soi. C'est la conséquence du code pénitentiaire qui vise à généraliser la bonne conduite. Et on peut aussi parler des incidences de la drogue. Les drogues, c'est d'abord L'Etat qui les fournit : avec la méthadone, les anxyolitiques, les neuroleptiques, les tranquillisants ...il veut transformer les détenus en instruments supplémentaires du système. Ensuite, il y a le trafic des matons : ils introduisent de l'héroïne, de la cocaïne, du haschisch ... qu'ils refourguent à des détenus de confiance pour les revendre. Ca leur sert non seulement à faire des thunes, mais aussi à annihiler la volonté des prisonniers, à faire en sorte qu'ils ne se révoltent pas et même collaborent davantage. En les tenant par la came, ils essaient d'en faire des balances. Enfin, les prisonniers eux mêmes font circuler pas mal de drogue pour se ramasser un peu de sous, dans la misère ambiante et parce que se camer permet aussi d'oublier un peu toute cette misère. Mais, en plus de la dépersonnalisation due à la drogue, ce commerce crée beaucoup de conflits entre les prisonniers qui deviennent leurs propres ennemis. Et puis les matons en profitent pour renforcer la répression, réclamer plus de personnel et de sécurité (caméras, gazeuses etc) Très difficile dans ces conditions qu'un mouvement s'organise à l'intérieur. C'est pourquoi, je trouve super important que les luttes contre les taules aient lieu à l'extérieur, dans la rue. Ca donne du courage aux prisonniers, ça les aide à se joindre aux luttes, tout en prenant conscience de leur condition et de l'importance de la lutte pour la liberté à l'intérieur.

Q : Tu parles d'une prise de conscience des prisonniers de leur condition et du système qui la génère, comment ça s'est passé pour toi ?

L : Quand j'étais jeune, je n'avais pas bien conscience de comment fonctionnait le système. Je volais, et les policiers c'étaient ceux qui m'arrêtaient, me cognaient, me torturaient. Alors , au pays Basque, quand je voyais qu'il y avait une manif contre les flics, j'y allais et je leur lançais des pierres et ce que j'avais sous la main. Quand je suis tombé en 1980, c'était après le mouvement de la COPEL et les destructions; J'ai vu le résultat et petit à petit j'ai commencé à lire : le Règlement de la taule, la Législation Pénitentiaire, le Code Pénal, la Constitution... Alors, tu commences à écrire, à écrire. Tu rencontres des gens qui sont dedans

depuis plus longtemps que toi, ils te racontes des histoires d'évasion, normal, tellement tu es mal à l'intérieur. Et puis ceux qui essaient de s'évader ont une autre mentalité, et puis tu lis, des publications te parviennent, et à la fin tu acquières une conscience de prisonnier, de prisonnier du système. J'ai commencé à me sentir séquestré par le système, qui me séquestrait, non plus pour ce que j'avais fait, mais pour ce que j'étais à ce moment là, pour ce que je Faisais à l'intérieur de la prison. Pour ça, ils m'ont fait payer presque 25 ans au lieu de 9 que j'aurais pu faire. Et voilà, maintenant je sais ce qu'est l'Etat, ce qu'est la répression, pourquoi la répression s'exerce et beaucoup d'autres choses. Maintenant, j'ai une grande conscience et j'ai lu beaucoup d'auteurs, des textes politiques, surtout anarchistes, ceux qui m'ont le plus plu, maintenant j'ai mes idées.

Q : Ca fait maintenant 15 mois que tu es sorti, comment ça va ?

L : Ca va super bien, c'est génial de se retrouver dans la rue. Je préfère être là qu'en taule. Mais ça a aussi été un choc très dur. Heureusement que les potes m'attendaient, parce que je me suis retrouvé dans un milieu et une ambiance très différents. Les comportements et les attitudes ne sont pas les mêmes ; par exemple dans la rue tout le monde se balance des insultes à la figure, en prison si tu fais ça, tu risques la baston ou même la mort, alors tu ne réagis pas de la même manière. Des fois, j'ai encore du mal à me relationner avec les gens dans la rue, il faut que je me réadapte. Toutes ces années m'ont vraiment traumatisé, je continue à rêver de la taule, que je retombe. Ca me casse la tête. Je suis très en colère des dommages qu'ils m'ont causés.

Q : Dernière question: comment vois-tu une lutte anti-carcérale ?

L : Selon moi, il ne s'agit pas seulement d'une lutte anti-carcérale, mais de lutter contre ce système, qui a besoin de la prison pour se maintenir. A chacun-e de choisir les angles et les formes qu'elle ou il juge adéquates. Mais le plus important, c'est la solidarité, parce que sentir la révolte, aide à se révolter. Ca change aussi la donne face à la répression pour les prisonniers en lutte. Si les matons voient qu'il y a un soutien réel, ils y réfléchissent à deux fois avant de t'assassiner. Pour moi, se solidariser avec les prisonniers, c'est aussi lutter contre le système qui nous exploite et nous opprime. Maintenant, la rue est elle-aussi une grande prison, avec tous les systèmes de contrôle qu'ils imposent. C'est une insulte à l'intelligence et à la liberté. Nous ne pouvons pas permettre cela.

La prison n'est pas une solution !

A bas les murs des prisons physiques et mentales !

Novembre 2005